

Que signifie cette réserve? Croit-on que M. Charles de Lesseps, après avoir visité les chantiers de l'isthme deux fois dans l'intervalle d'un an, n'ait pas une opinion, une appréciation personnelle? Pense-t-on que, au fond du cœur, il ne soit pas aussi impatient que tout autre de voir ses prévisions réalisées? Seulement, il est, dans le particulier, ce que tous les actionnaires ont pu le voir dans les assemblées générales. Personne ne se domine plus complètement que lui. Il ne dit que ce qu'il veut et ce qu'il sait, rien au-delà.

Que prouve donc le langage qu'il a tenu dans cet interview récent? Il prouve d'abord, pour le présent, que la section de Colon à Gamba sera terminée dans un an, et celle de Panama à Paraiso, en fin de 1883; car M. Charles de Lesseps ne l'aurait pas dit s'il n'y avait pas, à cet égard, une certitude complète.

Il prouve ensuite, pour l'avenir, que le jour où on nous fera connaître la date et l'achèvement de la section centrale, nous pourrions tenir cette date pour certaine, comme les deux autres; car M. Charles de Lesseps se serait prononcé dès à présent, s'il n'avait pas voulu attendre d'être en possession de tous les éléments d'une solution définitive.

Il a été question, dans une autre partie de cet entretien, de la résistance que les actionnaires opposent à la spéculation de la baisse. Je crois que l'habitude de dire strictement la vérité, qui a toujours été celle de M. Ferdinand de Lesseps et qui est celle de son fils, a beaucoup contribué à fortifier dans le public ce sentiment de confiance. A Panama, comme à Suez, la fidélité des capitalistes obtiendra largement sa rémunération.

LOUIS PRUDENT

PROVINCE ET ÉTRANGER

ANGERS. — L'assemblée générale de la Jeunesse catholique s'est terminée lundi par un grand banquet. Des toasts chaleureux ont été portés à la France, à S. S. Léon XIII, à Mgr. Freppel, et au comte de Mun qui a répondu par un magnifique discours. Éminent orateur a encouragé la jeunesse catholique à poursuivre l'œuvre commencée c'est-à-dire à combattre la révolution, et à se dévouer pour la patrie et pour l'Église. Ses paroles ont été saluées par des applaudissements enthousiastes.

TOULON. — La division des torpilleurs est rentrée à Toulon, venant de la côte d'Algérie. Les dernières traversées ayant été des plus pénibles, un torpilleur a reçu des avaries et l'Annamite a été chargé de le convoyer; ce transport n'est arrivé à Toulon qu'après un long retard.

Echo télégraphique de Florence: L'Italie a déployé une grande pompe pour recevoir la dépouille mortelle de Rossini.

Les cendres du maître étaient attendues, à la gare de Florence, par une foule considérable, à la tête de laquelle se trouvaient les autorités gouvernementales et municipales de Florence et de Pesaro, patrie de Rossini, la colonie française et les notabilités musicales.

Le lendemain mardi, cette foule revenait pour la levée du cercueil, qui a été placé sur un char funèbre.

M. Ferragiani, député, le consul français, le maire de Florence, Tambrilick et d'autres orateurs ont successivement pris la parole.

Puis le convoi s'est rendu, à travers les rues pavées, escorté par une foule immense, vers Santa-Croce.

Au moment où le char est arrivé en face de l'église, des chœurs de six cents musiciens, placés sur les degrés de l'église, ont chanté la Prière de Moïse.

Après quoi, le cercueil, couvert de fleurs, a été placé dans le tombeau préparé.

Rossini repose désormais près de Dante et Michel-Ange.

PAUL BARTEL

MUSIQUE

BOEN-THÉÂTRE (direction Ch. Lamoureux). — Lohengrin, opéra romantique en trois actes de Richard Wagner; version française de M. Nutter.

Il y a quarante ans que Richard Wagner a écrit cette œuvre délicieusement attendrie et printanière qui a nom Lohengrin, où le charme le plus ingénu rayonne sur la plus limpide profondeur. Il y a trente-cinq ans que le chevalier au cygne apparut, pour la première fois, devant le public, au théâtre ducal de Weimar, dans son armure diamantine et, depuis, on l'a vu, à travers l'Europe, poursuivre avec sérénité sa carrière merveilleuse. Il y a vingt-sept ans que les Parisiens eurent, au concert, la révélation première de cette musique d'argent et de cristal, dont ils ne devaient entendre, durant une si longue période, que des fragments désagrégés. Je n'ai à rappeler ni les oppositions anciennes, ni les plus récentes aigreurs qui ont écarté jusqu'ici Lohengrin de nos théâtres, mais je comparerais volontiers le chef-d'œuvre, en ce qui touche la France, à la Walkyrie, vouée à dormir au milieu des flammes, en attendant le prédestiné qui la réveillera. Les chants de l'oiseau prophète, qui voltige par les forêts sacrées, nous avertissent qu'il y avait, là-bas, par-delà nos colères, une création de génie, conservant, en plein brasier, sa calme splendeur. M. Lamoureux est le prédestiné qui franchit les cercles périlleux et s'empare de la beauté si longtemps mystérieuse.

Lohengrin représente, dans l'œuvre totale de Wagner, l'élan définitif de l'émancipation. Avec le Vaisseau-Fantôme, un poète réellement créateur s'est dévoilé en lui, et ce poète a ouvert la voie au musicien original. Ce ne sont plus des opéras qui sortiraient de ce cerveau de maître, ce sont des drames lyriques, c'est-à-dire des fables à caractère, où s'agitent les plus hauts problèmes de l'âme humaine et de la vie, et où la musique jaillira comme spontanément des situations. Le premier morceau du Vaisseau-Fantôme que je composai, dit-il, fut la ballade de Senta, qui résume l'action entière. J'eus bien envie de ne pas me séparer dans l'ensemble de l'opéra, d'autres mélodies que celles esquissées dans la ballade. C'est là le point de départ du rôle actif, éminemment dramatique, assigné aux thèmes représentatifs ou leitmotivs.

Weber, dans Burvanche, avait déjà fait grand usage des rappels thématiques; mais, ce qui caractérise proprement les leitmotivs, c'est qu'ils se développent et se transforment indéfiniment en même temps que les idées auxquelles ils répondent, en sorte que le drame se déroule simultanément et inséparablement dans les paroles et dans la symphonie. Tannhäuser, à ce point de vue, accuse un progrès; mais, en Lohengrin, l'intime union de l'action et de la musique

est presque réalisée. Nous sommes à la fois dans la vie et dans le symbole; l'au-delà de la réalité est entr'ouvert par la symphonie et, si Wagner fait encore penser, par le tour mélodique et une certaine couleur dite chevaleresque, à l'auteur d'Euryanthe, sa conception dramatique est déjà complètement différente et de beaucoup supérieure.

Le prélude de Lohengrin est si célèbre que j'ai quelques scrupules à l'analyser. C'est un crescendo qui part des notes les plus aiguës des violons, exposant quasi-mystérieusement une phrase exquise et lente, qui par degrés s'enrichit de diverses sonorités de l'orchestre, descend avec puissance, éclate avec les trompettes et les trombones, et remonte vers ses cimes originelles. La page peut, à bon droit, se qualifier d'incomparable pour la murmuration et mystique douceur comme pour le souverain épanouissement sonore. Wagner prétend y avoir voulu peindre les anges apportant le Saint-Graal au vieux roi Titurël, et régalant à grands coups d'ailes le Paradis de Dieu. Cette interprétation nous importe assez peu, en somme. Le point certain, c'est que cette introduction sublimine nous donne la sensation d'une espérance qui vient, grandit et s'envole ainsi qu'une fumée. Et c'est, précisément, le résumé du drame.

Nous sommes au bord de l'Escaut, proche d'Anvers. Sur les nuages de l'horizon se découpe, dans la brume légère, la silhouette de la ville, et le fleuve roulement vers nous sa large nappe argentée, traînant l'image des nuées qui courent et se teignent, à ses deux bords, du reflet mourant des verdure. Là, le peuple flamand s'est assemblé avec ses guerriers portant bannières, épieux et boucliers, comme prêts à partir pour la guerre. L'empereur Henri l'Oiseleur parle à tous, au nom de son empire, menacé par les Hongrois, et il attend de leur fidélité qu'ils lui fassent « cortège armé jusqu'à Mayence ».

Puis, quand il a pleinement expliqué la situation générale, il s'adresse au sombre chevalier au casque de fer, à l'armure noire, qui se tient près de lui, la lance au poing: « Comte Frédéric de Telramund, lui dit-il, ma douleur est grande de vous voir, en ce pays, vivre sans prince, et divisés. A toi de me révéler la cause du désordre. » Telramund n'hésite point; il raconte que Godefroid, le fils encore en bas âge du défunt duc de Brabant, a été assassiné par Elsa, sa propre sœur. Tous les hommes, à cette accusation, s'étonnent et s'indignent; l'empereur lui-même frémit; mais Telramund continue à voix très haute: « Seigneur, la jeune fille est vaine, exaltée; elle a repoussé ma main dédaigneusement. C'est pourquoi je l'accuse d'un amour caché: elle se flattait que, débarrassée de son frère, devenue maîtresse du Brabant, elle pourrait refuser sa main à son vassal, et favoriser ouvertement son amant secret. »

Les trompettes ont retenti: c'est le jugement qui va commencer sur l'heure. Au front du chéne sous lequel il est assis, l'empereur suspend son bouclier, et les hommes plantent leur épée en terre, tandis que le héraut impérial appelle hautement Elsa à comparaître. C'est ici que le drame musical s'ouvre véritablement. Nous venons d'assister à des scènes d'exposition d'une grandeur et d'une rareté shakespéariennes, mais traitées en récits d'opéra. Tout d'un coup, au moment d'entrer dans la légende, Wagner s'abandonne à son inspiration. Par un contraste assurément voulu, la musique change de caractère et nous sommes aussitôt dans le drame lyrique. Parmi les personnages historiques dont les pensées se déclament, Elsa est une âme qui chante.

Nous avons vues dessiner un thème, le thème du jugement, brusque et fatal comme l'action de tirer l'épée et de la planter dans le sol; nous avons vu s'ébaucher aussi le motif ténébreux d'Ortrude, la femme et le mauvais génie de Telramund; mais, à présent, les phrases typiques vont surgir, et la mélodie va couler à pleins bords.

Elsa s'avance en son blanc vêtement, escortée de plusieurs suivantes. Elle est si pure que le trouble s'empare de tous, hormis de Telramund. A l'accusation terrible qui pèse sur elle, elle ne répond point, sinon par des plaintes entrecoupées et le récit d'un songe qu'elle a fait. Est-elle donc en démente? De quel chevalier inconnu parle-t-elle, éblouissant dans son armure, et qui viendra pour la défendre? On ne sait; mais écoutez les thèmes représentatifs qui s'émeuvent à l'orchestre: c'est le divin thème du Graal entendu dans le prélude, et c'est le thème de Lohengrin.

Cependant, Elsa consent au jugement de Dieu. Par trois fois, les quatre trompettes ont poussé leur fanfare vers les quatre points cardinaux et le héraut d'armes a crié: « Si quelqu'un est venu ici pour soutenir en champ clos, au jugement de Dieu, Elsa de Brabant, qu'il s'avance! » Et personne ne se lève. Ce long silence, souligné de quelques accents de cordes graves, de quelques battements de timbales, est poignant...

Personne ne se lève. Attendez, attendez encore! Un long appel de cor a résonné dans l'espace. Elsa s'est jetée à genoux avec ses femmes, et du fond de son cœur s'échappe vers Dieu la plus déchirante prière, que soutient mystiquement la phrase du Saint-Graal. Je n'abuse pas des détails techniques en mes articles: toutefois, comment ne pas indiquer l'effet saisissant produit, vers la fin de cette prière, par la modulation de la majeur en la bémol, dans un indicible cri d'angoisse? Comment ne pas noter aussi que les paroles: « Paraisse enfin, mon défenseur » sont exactement sur le dessin mélodique qui caractérisera tout à l'heure l'engagement d'Elsa à son sauveur: « Tu garderas ta foi. » L'art wagnérien abonde en ces intentions dissimulées, d'où jaillissent des effets puissants.

Mais voici qu'au lointain du fleuve une nacelle s'aperçoit, tirée par un cygne, et, dans cette nacelle, étincelante au soleil, un chevalier se tient debout, comme armé de lumière. Et tout le peuple de se précipiter en chantant, comme sa surprise en un chœur haletant, où les voix s'enchevêtrent, où se croisent les interjections, et d'une vérité d'accent extraordinaire: « Voyez-vous! voyez-vous! l'étrange prodige! C'est un cygne, un cygne qui tire une nacelle, là-bas! Un chevalier est debout dans la nacelle! De quel éclat reluit son armure! L'œil est ébloui... Voyez-vous, il approche! Le cygne est attaché par une chaîne d'or... Je ne crois pas qu'un effet de mouvement puisse être rendu au théâtre d'une plus surprenante intensité.

Alors le chevalier atteint la rive et, d'un chant d'une beauté tranquille et pure que l'orchestre n'accompagne point, il dit adieu au cygne, qui disparaît de nouveau vers l'horizon. Ce chant d'une mélodie suave, rapproché par son caractère, de la mélodie du Saint-Graal, est amplifié par le chœur et l'orchestre. Une indicible mélancolie s'en exhale. En descendant sur la terre des hommes, le mystérieux défenseur de l'innocence sait que des tristesses et des douleurs l'attendent. Mais, qu'importe? Au cri de la détresse d'une vierge, il est accouru pour remplir un devoir. Il est le secours qu'on attend, contre toute espérance, aux heures désolées. Il est le bonheur possible entrevu en rêve et que la réalité trahira. D'avance Elsa l'aimait, et il aimait Elsa. Mais quelle ne lui demande jamais ni son nom ni son origine: leur félicité commune est attachée à ce secret, dont il lui impose la loi dans une phrase héroïque, du plus ferme dessin, et qui reparaitra souvent par la suite, avec cette signification impérieuse: « Ne violez point le mystère sacré! »

Et, devant tous, il dit, à voix haute, qu'il est Lohengrin, le serviteur du Saint-Graal. Son destin est de ne pouvoir vivre aux lieux où son nom est révélé, et il obéit à la loi suprême en rompant douloureusement l'hymen qui lui promettrait le bonheur.

Ainsi, l'on s'aime, et l'on se torture! Situation profondément humaine sous ses voiles symboliques et de la plus noble poésie! Dans l'air bleu plane, en ce moment, la biche colombe du Graal; le cygne à la nacelle rase les flots calmes. Lohengrin le délivre, monte sur la nacelle que la colombe entraîne de son vol léger et, à la place du cygne, l'œil émerveillé de l'assistance reconnaît le jeune comte Godefroid.

On reproche à cette dernière transformation une certaine puérilité: je ne nie point le bien fondé de ce reproche; mais comment n'en pas faire bon marché, après tout, lorsqu'on vient d'entendre le sublime récit de Lohengrin? Au demeurant, il y a des beautés dans cette partition — secondaire, après tout, dans le répertoire de Wagner — pour qu'on l'admire à jamais. Il n'a été donné qu'à lui seul de la surpasser.

Je n'ai plus, à présent, qu'un mot à dire de l'exécution: elle est belle de la part du ténor Van Dyck, de Mme Fides Devriès et du baryton Aguez, chargé du rôle du héraut d'armes; honorable de la part de M. Blauwéert et de Mme Duvièvre, qui font Telramund et Ortrude; supportable de la part de M. Couturier, en qui s'incarne l'empereur, exceptionnellement pour les chœurs et vraiment prodigieuse en ce qui touche l'orchestre. Voilà une grande et juste victoire remportée par M. Lamoureux!

FOURCAUD

La Soirée Parisienne

LOHENGRIN

J'arrive au journal; il est environ une heure et demie du matin, ce qui indique que je ne pourrai pas causer bien longtemps avec vous. La faute en est à quelques patriotes éclairés qui, ne sachant que faire de leur soirée, sont venus la passer autour de l'Eden-Théâtre.

Depuis quelque temps, on se demandait beaucoup s'il y aurait ou non du bruit à la première représentation de Lohengrin. Les naïfs, qui s'imaginent que le bon sens est une qualité très répandue, disaient non. Les sceptiques, qui savent combien de bêtises on commet en ton nom, ô liberté! disaient: peut-être. Ces derniers ont eu un peu raison, pas trop heureusement, car, ainsi qu'on l'a vu plus haut, tout cela s'est réduit à une simple gaminerie. La question du tapage dans la salle étant écartée d'avance, on n'a eu affaire qu'à des badauds dont le patriotisme me paraît douteux. C'est, en somme, la manifestation des désœuvrés et des pochards; peu de Chauvins, mais beaucoup de Coupeaux.

A huit heures moins vingt, tout était calme dans la rue Boudreau et dans la rue Auber. Le public entre tranquillement, comme la pluie commence à tomber, on se dit qu'il n'y aura rien de bien terrible. On m'a raconté que quelques fumistes ont empêché des dames de descendre de voiture, et que celles-ci, effrayées, ont préféré rebrousser chemin. Si le fait est exact, c'est fort heureux, car autrement je me demande où ces spectatrices timorées auraient bien pu se fourrer.

La salle est comble; en effet; mais, si comble qu'elle soit, elle ne mérite pas une description détaillée. Beaucoup de journalistes, énormément d'étrangers, quelques Parisiens tels que MM. Clémenceau, de Douville-Maillefeu, prince Troubetzkoi, Roger Jourdain, Paul Meurice, Auguste Vaquerie, Albert Wolff, Henri Meilhac, Edouard Blau, Detelbach, Hanzler, Raymond Deslandes, Diaz de Sorria, Octave Mirbeau, Massenet, Reyer, Joncières, Duquesnel, Raoul Pugno, Charles Garnier, de Porto-Riche, Ambroise Thomas, et l'immortel Paulus. Peu de jolies toilettes, suffisamment de cravates blanches, trop de redingotes et de vestons. Parmi les costumes à sensation, il est bon de citer le complet havane de M. Dujardin, directeur de la Revue wagnérienne.

A huit heures cinq, M. Lamoureux monte à son pupitre, au milieu d'une ovation flatteuse, et attaque le prélude. On retrouve aussitôt le silence étonnant que j'avais déjà admiré à la répétition générale et qui ne se démentira pas un instant jusqu'à la fin de la soirée. Quand M. Lamoureux n'aurait accompli que ce tour de force, ça serait déjà joli.

Je n'ai plus à revenir sur les décors, costumes ou détails de mise en scène, vous ayant déjà mis au courant l'autre jour. Je me borne à constater que le premier acte finit triomphalement et qu'on rappelle à la fois les chanteurs et le chef d'orchestre-directeur. J'entends seulement exprimer le regret que M. Van Dyck ne soit pas coiffé du casque aux ailes de cygne éployées, et qu'il ne porte pas une cuirasse d'argent offerte par les dames de la ville, à l'instar de son confrère berlinois.

Premier entr'acte: On affirme que ça chauffe au dehors. J'y cours et je trouve surtout que ça mouille. Il pleut à verse, chose néfaste aux manifestations. De plus, les brillards ont été refoulés jusqu'à la rue Auber d'où ils s'amuse à casser les carreaux de la marquise à coups de pierres. Le plus tort, c'est que quelques-uns d'entre eux ont cherché à s'introduire dans le théâtre, sous prétexte que c'était à eux qu'on avait jeté des pierres par les fenêtres. Je suppose que ces amateurs avaient envie de voir la comédie à bon marché.

A ce moment, un de nos confrères apparaît tout sanglant. On l'entoure, on lui demande des détails, on jure de le venger. Renseignements pris, il se trouve que la victime venait tout simplement d'être prise d'un saignement de nez.

Le second acte produit le même effet que samedi dernier. Quel malheur que M. Lamoureux n'ait pas fait les coupures qui se pratiquent même en Allemagne! Il est bien difficile de soutenir l'attention des Parisiens pendant un acte d'une heure et demie. Néanmoins, les belles choses portent beaucoup, et tout irait bien si Mme Duvièvre ne chantait pas au diapason de Bruxelles pendant que M. Lamoureux accompagne au diapason de Paris.

Quand le rideau baisse, beaucoup de spectateurs ont un peu mal à la tête, mais n'en renouvellent pas moins l'ovation flatteuse à M. Lamoureux et à ses artistes. Pendant ce temps, la pluie redouble, ce qui a de plus en plus calmé les abords du théâtre. C'est à peine si, dans le lointain, on entend quelques coups de sifflet. Les patriotes sont allés noyer leur indignation dans les bocks, mais on affirme qu'à la sortie, ça sera terrible.

Rien à signaler au troisième acte, sinon le grand succès obtenu par M. Van Dyck. A ce moment, on a applaudi sérieusement pour la première fois de la soirée, car, jusque-là, le désir de ne pas perdre

Telramund est là, cependant, dissimulé dans l'ombre. Elsa le voit, pousse un cri terrible et tend au héros son épée. Le héros a tout compris: il a frappé l'inlâme et, gravement, douloureusement, il se rend au tribunal royal.

Et de même qu'il s'est battu, devant le roi, devant les comtes, devant le peu-